

Symposium VISA (congrès SFHSH – 5 et 6 novembre 2015)

Coordonné par Nicolas Adell

La vie savante

Ce que la science fait à la vie (Anthropologie-ethnologie, XIX^e – XX^e siècles)

Ce symposium présentera l'objet et la démarche du programme VISA, au travers des premières pistes explorées. Nicolas Adell exposera dans une communication introductive la manière de traiter la problématique centrale du programme : « ce que la science fait la vie ». Cette question est abordée par les membres du projet à partir de l'examen des vies et des œuvres des anthropologues et des ethnologues depuis le milieu du XIX^e siècle. En effet, l'anthropologie (prise ici au sens large couvrant aussi bien les domaines de l'archéologie et de l'anthropologie physique jusqu'à ceux de l'anthropologie linguistique, de la muséologie, etc.) est une discipline stratégique dont les spécificités (dont un certain entremêlement de la vie et de l'œuvre dans l'expérience de terrain) permettent de grossir les traits de phénomènes que l'on pense généraux mais moins saillants dans d'autres champs disciplinaires. Le travail réflexif exigé par l'anthropologie fait apparaître des instruments (le carnet, le journal, le fichier-journal, etc.) qui montrent très concrètement les étapes et les processus qui convertissent des expériences de vie en matériaux, puis ces matériaux en faits sociaux (ou en représentations, en traits culturels, etc.), faits élaborés qui, à leur tour, font en quelque sorte le chemin inverse et « redescendent » vers les expériences de vie pour les préparer, les façonner, les « cadrer », les rendre plus ou moins directement « identifiables » – d'où la nécessité du comparatisme et des variations d'échelles pour pouvoir repenser des catégories et restituer la complexité et la densité des actions que l'élaboration en « fait social », même « total », aplatit. Le second intérêt de la fenêtre anthropologique pour traiter de « la » vie savante est le spectre disciplinaire pris en charge qui permet d'articuler aussi bien les sciences expérimentales et de laboratoire que la littérature, la photographie, le cinéma, et d'éviter dès lors un certain « effet de source » auquel conduirait la plupart des approches par une autre discipline.

Cela s'inscrit également dans la conviction que la vie savante n'est pas à penser dans les limites étroites de la « vie scientifique » et qu'elle s'inscrit dans la continuité de « vies de savoir » plus générales (intégrant les savoirs non soumis au rouleau compresseur de la rationalisation) ouvrant sur un motif très vaste, qui relèverait d'une enquête d'anthropologie comparative générale, celui de « la vie devant soi ». S'y articuleraient des horizons de problématiques pensés jusqu'alors séparément comme le développement de l'autobiographie, le renforcement de la valeur accordée au projet et à l'anticipation, le déploiement des utopies, de la mise en scène de soi, la reconfiguration des arts de vivre, le surgissement de la catégorie « jeune », etc. qui sont autant de façons de structurer et de réfléchir des expériences très ordinaires (espérer, attendre, prévoir, etc.) dans une forme spécifique qui est cette capacité à mettre (y compris littéralement) la vie devant soi. Et il semble que la modernité occidentale ait donné à cette forme une radicalité assez singulière associée à des effets de dédoublement qui explique sans doute les raisons pour lesquelles la schizophrénie a pu être pensée comme *la* pathologie de notre modernité. Et l'une des formulations de ce dédoublement, parmi beaucoup d'autres, est celle de la vie et de l'œuvre du savant et de l'artiste.

C'est précisément ce rapport entre la vie et l'œuvre, ce travail permanent de la réflexivité, qui sera traitée par les autres participants du symposium à partir de leur terrain respectif : Jean-

François Bert évoquera l'expérience séminale que M. Foucault a connu en 1954 lors du carnaval des fous de l'asile de Münsterlingen ; Jérôme Lamy présentera les contours de l'ethnographie spéculaire à laquelle M. Leiris s'est soumis continûment ; Christine Laurière exposera la vie savante autre, telle qu'elle se construit dans les marges, à partir du cas A. van Gennep ; enfin, Marianne Lemaire montrera les caractéristiques singulières des vies savantes féminines, à partir des pionnières de l'anthropologie française qui ont participé à la mission Dakar-Djibouti.

Résumé des communications

Jean-François Bert

Michel Foucault à Münsterlingen, une expérience à l'origine d'un style.

50 photographies retrouvées dans une chemise conservée par Michel Foucault évoquent un événement singulier : le carnaval des fous du 2 mars 1954 qui s'est tenu à l'asile psychiatrique suisse de Münsterlingen, dirigé par le Docteur Roland Kuhn, et distant de quelques kilomètres du sanatorium Bellevue de Ludwig Binswanger.

De cette « expérience » à laquelle participa Foucault avec Jacqueline et Georges Verdeaux, il se rappellera avoir été frappé par une étrange cérémonie, survivance d'un rituel hérité du Moyen-Age. Cette visite du jeune philosophe est d'autant plus importante qu'elle se situe à un moment où il cherche à s'écarter d'une vision réductrice de la psychiatrie et de son histoire, réfléchissant à ce qui sera au cœur de son projet de doctorat que l'on connaît sous le titre de *Folie et déraison. L'histoire de la folie à l'âge classique* (1961).

Cette année 1954 est par ailleurs particulièrement riche en événements pour Foucault. C'est là qu'il découvre Nietzsche et qu'il développe une véritable fascination pour la littérature. C'est au même moment qu'il se détache du P.C. alors qu'il en était membre depuis 1950, qu'il lit et cite Lacan après avoir fréquenté plusieurs séances de son séminaire à Sainte-Anne. C'est aussi entre 1952 et 1955, avant son départ pour la ville suédoise d'Uppsala, qu'il est assistant de psychologie à l'Université de Lille et qu'il y travaille à l'interprétation des planches de Rorschach, enseigne la psychanalyse, réfléchit à un projet éditorial sur l'histoire de la psychiatrie. C'est surtout en 1954 qu'il publie sa longue introduction à *Le rêve et l'existence* de L. Binswanger ainsi que son premier livre, *Maladie mentale et personnalité*, encore marqué par sa proximité intellectuelle et amicale avec Louis Althusser.

Nous voudrions, comme le propose le programme VISA, chercher à comprendre la place de cette expérience dans la pensée du philosophe, en d'autres termes, réfléchir à la dimension matérielle des idées.

Jérôme Lamy

Une ethnologie spéculaire ? L'œuvre de Michel Leiris dans ses journaux et ses écrits autobiographiques

Une séparation intuitive distingue la vie savante de la vie privée. Séparation aussi illusoire qu'inefficace, notamment dans le cas de l'ethnologue Michel Leiris. Cette communication se propose de renouer les fils d'une vie d'écriture (que celle-ci soit savante ou personnelle) en

envisageant la façon dont Michel Leiris rend compte dans ses journaux personnels et ses écrits autobiographiques du travail ethnologique qu'il mène. Et plus précisément, comment il évoque l'écriture de ses livres à destination de la communauté scientifique (Lassave 2002). Rédigeant, tout au long de sa vie, une *Règle du jeu* qui se donne comme le chiffre intime d'une existence traversée de milles brisures, Leiris redouble la strate d'écriture réflexive par un exercice diariste plus souple (notamment le *Journal* de 1922 à 1989, mais aussi le *Journal de Chine*) (Sabot 2005 ; Brun 2007). Parallèlement donc à *L'Afrique fantôme* ou à *L'Âge d'homme*, Leiris (se) parle de son travail ethnologique quotidien. Il revient sur la constitution de ses livres, il y tend des lignes de fuite, y érige des points d'achoppement. Surtout, il ausculte ses doutes, interroges ses fragilités, guette ses faiblesses et fouille ses angoisses. On évoquera donc ici, dans la recollection de ces points de vue partagés entre registres d'écriture a priori différents, les points de contacts, les plis recouverts d'un dire-soi savant dans la prose quotidienne (Hovanessian 2011). C'est en ces zones d'entremêlement des textes que l'on tentera de repérer les spécificités d'une ethnologie spéculaire, de celle qui use des miroirs pour interroger le près de la même façon qu'elle questionne le lointain. La communication sera aussi l'occasion d'évoquer une enquête en cours sur le *Journal des Antilles* de Michel Leiris, manuscrit encore inédit dont la publication (conjointe à celle du *Journal d'Haïti*) devrait permettre d'étendre la compréhension d'une pratique d'écriture qui, se creusant elle-même, n'en finit pas de confondre la science et la vie.

Références

- Brun, A., 2007, « Écriture de soi et temporalité à partir de l'œuvre de M. Leiris (1901-1990) », in A. Brun, J.-M. Talpin (eds.), *Cliniques de la création*, Bruxelles, De Boeck, pp. 7-22.
- Hovanessian, M., 2011, « Michel Leiris : écrire les formes de l'asservissement », *Tumultes*, n° 36, pp. 35-49.
- Lassave, P., 2002, *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférence*, Paris, PUF.
- Leiris, M., 1992, *Journal, 1922-1989*, Paris, Gallimard.
- Leiris, M., 1994, *Journal de Chine*, Paris, Gallimard.
- Leiris, M., 2003, *La règle du jeu*, Paris, Gallimard.
- Leiris, M., 2014, *L'Âge d'homme, L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard.
- Sabot, Ph., 2005, « Éléments d'analyse : l'autobiographie de Michel Leiris », *Savoirs et clinique*, n°6, pp. 113-119.

Christine Laurière

« Il faut savoir vivre dangereusement ». Portrait d'Arnold Van Gennep en ethnographe hors-champ

Arnold Van Gennep (1873-1957) fut un chroniqueur attentif de l'activité scientifique de son temps et des publications de ses pairs dans le champ anthropologique. À de nombreuses reprises, il raisonna la vie savante dans le cadre interprétatif de la vocation laïque, du sacerdoce, du sacrifice – mais également dans le registre de la passion, des affects, de la satisfaction narcissique, procurés par l'exercice d'un métier hautement individualiste et concurrentiel. Van Gennep lui-même trace le chemin de la méthode à employer quand il s'agit de s'atteler à une ethnographie des pratiques savantes – ce qu'il dit des faits ethnographiques exotiques ou anciens vaut pour les faits et gestes scientifiques : ils sont

« vraiment la chair d'hommes vivants ». Les répercussions de la vie savante sur sa vie personnelle furent nombreuses. Il présentait sa découverte de la notion de rite de passage comme une « illumination interne » et son *Manuel de folklore français contemporain* comme « une œuvre de sentiment plus que de science abstraite », imparfaite mais suggestive. Sa vie durant, il fut absorbé dans l'ethnographie, écrivant qu'elle avait totalement bouleversé jusqu'à l'appréhension même de son quotidien. Dans le champ très étroit de la science de l'homme à Paris au début du vingtième siècle, les savants s'investissent sans compter mais ils le font parfois sans être reconnus à la hauteur de leur engagement, sans la récompense matérielle et symbolique que signe l'acquisition d'une situation professionnelle stable, dans une institution scientifique qui donne un sens et une place à leurs activités d'enseignement et de recherche. Ce fut le cas pour Van Gennep dont le grand drame, intime tout autant que professionnel, fut de n'avoir jamais pu gagner dignement et honorablement sa vie avec ses recherches – à 70 ans passés, il avouait gagner moins qu'un de ses voisins ouvrier en bâtiment et tirer encore le diable par la queue, imposant de ce fait des conditions difficiles à sa famille.

Ce constat sera le fil rouge de mon intervention qui conduira à envisager l'institutionnalisation de l'ethnologie française du point de vue d'un personnage-clé qui en est aussi un perdant objectif mais non une victime consentante, un paria, comme le laisseraient penser certains travaux qui lui ont été consacrés. Au regard de ce qu'il fut, fit, dit et écrivit, il est impossible de faire d'Arnold Van Gennep un ethnographe maudit. Son irrévérence toute anarchiste envers les dogmes et les gens établis, les institutions, le système en général, en fait un perturbateur qui transgresse les codes de bonne conduite scientifique, qui les attaque frontalement, quitte à en payer le prix. Acteur offensif, franc-tireur au rôle salutaire, aux initiatives institutionnelles et éditoriales qui n'ont cessé de défier et aussi de stimuler les remaniements méthodologiques, théoriques, muséologiques tout au long des années 1900-1940, il occupa de ce fait un statut hors-champ assumé au quotidien, que ce soit dans sa vie familiale ou ses occupations professionnelles. On voudrait explorer ici quelques-unes des répercussions de cette vie savante vécue en marge des institutions.

Marianne Lemaire

Vies savantes au féminin

L'anthropologie française a accueilli les femmes avec beaucoup de bienveillance lors de son institutionnalisation dans la période de l'Entre-deux-guerres. C'est ainsi que de nombreuses femmes, parmi lesquelles Denise Paulme, Deborah Lifchitz, Solange de Ganay, Germaine Tillion et Germaine Dieterlen, ont suivi les cours de l'Institut d'ethnologie fondé en 1925 et effectué une ou plusieurs missions sur le terrain. Elles ont également produit des œuvres importantes qui se distinguent nettement de celles de leurs collègues masculins : quand ces derniers publiaient volontiers le récit romancé de leurs expériences de terrain, les premières femmes anthropologues n'ont jamais cédé à la tentation littéraire ni écrit de textes plus personnels que ne pouvaient l'être des articles scientifiques ou des monographies. Ne pas mêler la vie à l'œuvre leur est en effet apparu comme la condition de leur reconnaissance comme de véritables ethnologues. Il n'en reste pas moins que l'œuvre, une fois produite, a transformé leur vie. Ma contribution se propose ainsi d'explorer, à travers leur correspondance ou leurs carnets de terrain, les effets que les pratiques scientifiques des femmes anthropologues ont produits sur leurs représentations d'elles-mêmes et de leurs collègues, dans un milieu qui mettait en doute leur légitimité.

Références

CARROY Jacqueline, EDELMAN Nicole, OHAYON Annick & Nathalie RICHARD (sous la direction de), 2005, *Les femmes dans les sciences de l'homme (XIX-XX^e siècles). Inspiratrices, collaboratrices ou créatrices ?*, Paris, Seli Arslan.

CHARRON Hélène, 2014, *Les formes de l'illégitimité intellectuelle. Genre et sciences sociales françaises entre 1890 et 1940*, Paris, CNRS Éditions.

PELLEGRIN Nicole (sous la direction de), 2006, *Histoires d'historiennes*, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

WAQUET Françoise, 2010, *Respublica Academica. Rituels universitaires et genres du savoir (XVII-XXI^e siècle)*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne.